

## Y-a-t-il un avenir pour une archéologie orientale scientifique<sup>1</sup>?

Jean-Claude Margueron †

Directeur d'Études EPHE

Directeur honoraire des Missions de Larsa, Emar, Mari et Ugarit

Un mot, d'entrée de jeu, pour préciser le présent propos : à l'heure où les massacres dans le Proche-Orient se sont étendus au souvenir des civilisations anciennes, où les vestiges des monuments remis au jour depuis bientôt deux siècles par les fouilles archéologiques font l'objet de destructions brutales, où toute l'exploration est arrêtée dans certains pays, on peut se demander ce qu'il adviendra de ces recherches. Il est évidemment impossible, dans le marasme actuel, de répondre à cette question...

Mais ne serait-il pas utile de s'interroger sur l'état présent des pratiques de l'archéologie, de se demander par un *status quaestionis* des avancées, réalisées ou à espérer, si une extrapolation sur l'avenir de la discipline est envisageable.

Du fait d'un emploi abusif du terme « archéologie »<sup>2</sup>, précisons d'abord ce que recouvre précisément cette discipline sur le plan scientifique.

La définition, d'une grande simplicité, qui répond, selon moi, le mieux à la pratique que l'on doit en attendre et à laquelle je me réfère :

« Une quête des traces et des objets laissés par les hommes du passé sur et dans la terre, traces qui permettent d'entrevoir quelques aspects de leur vie »

---

<sup>1</sup> Tous mes remerciements vont à Olivier Aurenche, Juan-Luis Montero Fenollós et Remo Mugnaioni pour leur relecture et leurs conseils avisés.

<sup>2</sup> Le terme « archéologie », étymologiquement ETUDE DE CE QUI EST ANCIEN, est assez vague pour qu'il puisse perdre de sa spécificité première, à savoir l'exhumation des divers vestiges humains enfouis ou effondrés dans la terre ; on a ainsi vu récemment apparaître dans la presse une **archéologie du futur**, une **archéologie du langage** ou une **archéologie des sons** (« Archéologue des sons » : les travaux de M. Pärdoen qui restitue des **sons enregistrés à l'heure actuelle** dans une restitution 3D d'un quartier parisien du XVIII<sup>e</sup> n'ont rien à voir avec la pratique archéologique, toute intéressante que soit l'entreprise! Sergent, 2015.). Il est vrai que l'époque aime jouer sur les mots, mais ainsi galvaudé le terme « archéologie » perd de sa précision scientifique par rapport à son sens primitif qui le lie à la pratique du terrain. Et l'on peut se demander si cette imprécision grandissante n'a pas aussi affecté le contenu de la discipline.

Cette quête (trop souvent limitée à une quête d'objets, ce qui fausse le sens de la discipline car elle concerne aussi la terre dans laquelle ils sont enfouis) est destinée à connaître :

- l'homme et son histoire,
- les transformations de l'homme,
- et l'évolution de son emprise sur la matière.

Cette quête a-t-elle adopté une démarche scientifique ? Autrement dit, peut-elle être considérée comme une science ? C'est l'une des questions clés.

Mais cette quête est aussi liée à la prise de conscience que l'existence d'un temps passé provient

- de l'expérience du vécu personnel,
- de la présence, dans l'environnement, d'édifices ou d'objets qui lui sont antérieurs
- et, depuis la découverte de l'écriture, de textes donnant la notion de dates.

Se poser la question de l'avenir possible de l'archéologie se justifie quand on garde en mémoire que les disciplines dites scientifiques couvrant certains champs de la connaissance ne sont pas éternelles : arrivées à un certain niveau de connaissance grâce aux outils conceptuels en leur possession, outils qu'elles ont forgés souvent elles-mêmes, elles peuvent avoir fait le plein de leurs découvertes et ne plus pouvoir progresser sans un renouvellement drastique de leur problématique et de leurs outils d'investigation. Car il existe un lien entre les outils et les résultats obtenus. Aussi faudra-t-il sans doute s'interroger sur l'état présent de l'efficacité des outils dont dispose l'archéologue.

Se poser la question de l'avenir possible de la discipline se justifie aussi quand on réfléchit à son statut car l'archéologie « régionale »<sup>3</sup> devient facilement une archéologie « nationale » et trop souvent une archéologie « nationaliste », avec tous les dangers que présente une telle attitude sur le plan scientifique. Il est extrêmement fréquent qu'une nouvelle étude ou une interprétation neuve, qui va à l'encontre d'une affirmation ancienne d'un des « grands » fondateurs d'une archéologie nationale (devenue en l'occurrence nationaliste), soit complètement et volontairement ignorée par les archéologues actuels qui ne veulent pas modifier ce qu'ils tiennent pour acquis ; on refuse même de la critiquer, ce qui aurait au moins l'avantage d'établir son existence. On préfère l'ignorer, pensant ainsi la faire disparaître plus vite. Inutile d'insister sur le manque de déontologie de cette pratique qui ne se limite pas à une résistance nationaliste, mais est pratiquée aussi par certains prétendus savants (?) pour éviter la diffusion d'idées ou les découvertes de ceux qu'ils considèrent comme des rivaux.

---

<sup>3</sup> Puisqu'elle s'est créée dans le cadre de régions anciennes.

Une telle attitude, qui est un refus de prise en considération, peut engendrer un arrêt, sinon un recul de la discipline archéologique, puisqu'elle coupe une chaîne possible de développements sur des « arguments » qui ne sont en rien scientifiques.

### ***L'archéologue face aux disciplines scientifiques voisines ou complémentaires***

1 - Quels rapports **l'archéologie** entretient-elle avec **l'anthropologie** ? Il faut bien distinguer :

a - l'anthropologie physique : étude de tous les aspects morphologiques de l'être humain, qui répond à des démarches scientifiques précises et dont l'un des points d'application porte sur les restes osseux retrouvés en fouille, en particulier dans les tombes ;

b - l'anthropologie, parfois définie comme culturelle, conçue, malgré ses multiples variantes, en réalité comme une approche globale de l'homme, de toutes ses activités, de toute sa pensée, de toutes ses réalisations pour compenser certaines lacunes des approches historique et archéologique .

Dans ce concept – propre aux pays anglo-saxons – l'archéologie n'apparaît que comme une annexe anecdotique de l'anthropologie ; en France, au contraire, le terme « anthropologie », qui a pris un sens différent – moins globalisant –, navigue de façon indépendante de l'archéologie qui apparaît comme une discipline autonome.

Pendant, cette autonomie scientifique ne se justifie que dans la mesure où on ne limite pas l'archéologie à la seule opération de la fouille trop souvent considérée comme une technique de documentation. Car l'archéologie débouche naturellement et directement sur l'histoire par ses méthodes propres qui s'appuient sur les raisonnements inductifs, déductifs, sériels et comparatifs, donc sur des processus logiques, une fois assurée la qualité des bases du raisonnement. Constatons que si le but ultime est l'histoire, la matière de base, elle, n'est pas celle de l'approche historique traditionnelle fondée sur l'étude des textes : l'archéologie – ou étude des dépôts et des restes des activités humaines – se combine avec les informations tirées des documents écrits pour donner naissance à une nouvelle histoire, plus dense et plus complète. Réduire l'archéologie à une simple technique de fouille, ce serait condamner cette discipline à sortir du champ scientifique, ce qui est impossible puisqu'elle est en possession de procédures propres.

L'approche méthodologique archéologique est amenée à faire appel à diverses techniques des sciences exactes que l'on rassemble souvent sous le nom d'**archéométrie**, mais qui ressortissent simplement aux disciplines traditionnelles de la physique, de la chimie... On s'est aperçu en effet que la connaissance de la composition chimique ou des qualités physiques de certaines matières, le degré de cuisson de certains objets qui avaient subi une transformation par le feu, ou des indices chronologiques par exemple, bref tout ce qui fait appel à un savoir spécifique, impliquaient de passer par des analyses de type scientifique

qui n'étaient pas du ressort direct de l'archéologue. Ainsi se sont constitués des laboratoires qui se sont spécialisés dans la datation ou dans l'analyse constitutive des matériaux...

Mais le développement de techniques archéométriques a incité de trop nombreux archéologues à ériger les résultats obtenus en données de base délivrées de façon brute en se surimposant à celles de la fouille. Il reste à savoir si la relation entre l'objet analysé par l'archéométrie et le milieu archéologique est toujours bien définie. Ce qui revient à s'interroger sur le rôle de l'archéologue.

### ***L'archéologue face aux questions de vocabulaire***

L'emploi inapproprié de certains mots peut faire parfois douter de la valeur heuristique de certains termes et peut conduire à douter de la scientificité de la démarche archéologique, car la pensée scientifique exige la précision du langage. Deux exemples précis parmi d'autres.

Le mot « **structure** », à l'origine anglicisme simplificateur, peut être répété jusqu'à 20 fois dans une page de certains rapports de fouille, où il est utilisé précisément comme un équivalent de « truc » pour ne pas spécifier la nature exacte de la situation retrouvée. Certes la littérature anglo-saxonne utilise ce terme principalement pour désigner toute construction ou élément de construction sans définir pour autant la nature de celle-ci. Mais, en français, le mot structure implique normalement la notion de liaison physique entre les composantes d'un ensemble maintenu dans un état d'organisation fixe grâce à cette liaison : parler de la « structure d'un édifice » a un sens précis, parler d'une « structure de combustion » (!) n'en a aucun. Cet emploi désordonné d'un terme, peut-être justifiable dans les textes de langue anglaise (?), appauvrit le sens premier et fort en français en lui ôtant sa précision sémantique.

Deuxième exemple, plus récent : on a qualifié certains fragments de céramique de « **tessons diagnostiques** »<sup>4</sup>. Cet emploi relève d'une inadéquation tout aussi anti-scientifique. On voit bien ce que pensent définir les utilisateurs de ce terme : permettre de se reporter à ce tesson pour identifier un vase ou un autre tesson... Or il existait une expression parfaitement adaptée : « tesson de référence ». Pourquoi vouloir à tout prix utiliser de façon impropre un terme très spécifique, sinon pour faire croire à un degré supérieur de scientificité, en déviant un terme du langage médical ?

Une science peut créer des termes nouveaux pour désigner des faits, des situations, des objets... qui entrent dans son champ de recherche et qui étaient jusqu'alors trop imprécis ou hors de son champ et qui doivent y entrer. Encore faut-il que des définitions précises *et*

---

<sup>4</sup> Dans le *Lexis* (Larousse) « Diagnostique, adj. ... Se dit des signes qui font connaître la nature des maladies. » ; dans le même dictionnaire, en tant que substantif orthographié « diagnostic (nom masc.) : identification d'une maladie d'après ses symptômes » ; définition quasiment identique dans le *Le Robert* et dans le *Larousse* (2005, s.v) qui ajoute cependant « 2°- Identification de la nature d'un dysfonctionnement, d'une difficulté ». Le tesson serait-il atteint d'une maladie ? D'un dysfonctionnement ? Ou encore d'une « difficulté » ?

*justifiées* en soient données ; faut-il aussi que, à l'instar des disciplines scientifiques, des accords soient reconnus dans l'ensemble de la communauté au cours de colloques touchant aux termes où l'intérêt de cette nouvelle définition soit bien établi et que celle-ci soit adoptée par l'ensemble des spécialistes. C'est à ce prix aussi qu'une science s'affirme en tant que telle. Certains, comme Olivier Aurenche<sup>5</sup> et Marguerite Yon<sup>6</sup>, ont bien compris l'importance de cet accord sur le sens des mots puisqu'ils ont dirigé avec succès des dictionnaires dans l'espoir d'uniformiser l'emploi des mots techniques de chacune des deux disciplines (architecture et céramique) : ils n'ont été hélas que trop rarement suivis et la série de ces dictionnaires n'a pas été poursuivie.

### ***Conclusion partielle sur les questions de vocabulaire***

Je ne vois pas qu'on ait pris, malgré quelques tentatives, la bonne route sur ce point dans l'ensemble du champ archéologique, même si certains secteurs ont pu avoir été partiellement protégés. Il conviendrait de revenir à une saine politique du vocabulaire spécifique de l'archéologie.

### ***L'archéologue face à la diversité des disciplines mises en œuvre***

Même si l'on peut citer telle ou telle entreprise antérieure (toujours très ponctuelle et presque accidentelle), l'archéologie est née essentiellement au XVIII<sup>e</sup> siècle quand, devant certains monuments partiellement (mais non totalement) enfouis, en particulier romains, on s'est avisé d'en dégager les bases jusqu'au sol ancien pour les voir dans leur ensemble. De ce fait, les archéologues se sont enfoncés dans des dépôts qui s'étaient accumulés sur le sol en usage à l'époque de ces édifices et l'on a pu découvrir et exhumer des objets anciens qui y étaient enfouis. Ceci marque les débuts de l'exploration archéologique et par conséquent de la remise au jour de documents enfouis, non seulement d'architecture mais de tout le matériel qui accompagne la vie des hommes.

Les différentes découvertes – objets de la vie courante en pierre, en terre ou en métal, mais aussi œuvres d'art de toute sorte, parures diverses en matériaux précieux ou pièces de monnaie – ont poussé les collectionneurs des cabinets de curiosités à persévérer dans cette quête d'objets anciens. Et quand on a pris conscience, en Orient par exemple, que certaines collines (les tells) conservaient à la fois des monuments et des œuvres d'art, on s'est engagé dans des fouilles de plus en plus nombreuses en raison du succès de ces opérations.

Puis il est apparu qu'une meilleure connaissance de ce matériel devait passer par une analyse de type scientifique, si l'on voulait réellement obtenir des informations plus poussées sur la civilisation qui l'avait produit.

---

<sup>5</sup> Aurenche 1977.

<sup>6</sup> Yon 1981.

Si l'archéologue ne fait qu'extraire du matériel du sol pour le confier à d'autres spécialistes (épigraphiste, géographes, géomorphologues, physiciens, géophysiciens, chimistes, archéozoologues, palynologues, ...) qui tirent des conclusions très ponctuelles et les énoncent de façon autonome, l'archéologue ne faisant, pour sa part, que les reprendre pour les reproduire comme un résultat de sa mission, sans les confronter à d'autres observations ou résultats peut-être contraires, il passe à côté de son rôle réel : il semble alors que sa gloire de découvreur de trésors, objectif premier de sa démarche, soit bien vaine et que sa part d'interprétation et de compréhension de son action sur le terrain soit bien faible.

Je désire à ce propos évoquer trois cas (mais là ne se limite pas mon expérience en la matière) où j'ai été confronté, comme archéologue, à des affirmations de spécialistes de sciences dites « dures » (par rapport à l'archéologie, science humaine dite « molle » comme ses consœurs par dérision), et où j'ai pu montrer que le chef de mission, s'il concevait son rôle dans toute sa profondeur, pouvait être en état de discuter le résultat des spécialistes des sciences « dures » et d'établir une autre vérité.

Dans les exemples qui suivent, on me permettra de ne pas citer les personnes ou les laboratoires concernés : je sais que, sur le plan de la déontologie scientifique, une telle façon de faire n'est pas admissible ; cependant je ne suis pas ici pour entrer en polémique sur tel ou tel point, mais pour montrer les raisons d'erreurs, dans l'établissement d'une situation historique, nées d'une absence de communication entre des disciplines différentes mais qui se veulent complémentaires.

### ***1 - Analyse de la matière et climatologie***

Dans les années 1980-1990, l'analyse de quelques prélèvements de « sols » dans la plaine du Khabur par la technique des lames minces avait amené à présumer à l'existence d'une période de grande sécheresse vers la fin du III<sup>e</sup> millénaire. On concluait à la désertification des campagnes, à la fuite des hommes vers les villes, à une période de grand marasme et on parlait d'une grave crise qui affectait toute la région.

A dire vrai, toute cette interprétation de l'histoire d'un moment précis de la région comprise entre le rebord méridional du Taurus et le cours de l'Euphrate dans sa traversée de la Syrie du Nord ne repose que sur les résultats obtenus par ces quelques lames minces : aucune analyse de village abandonné<sup>7</sup>, aucune indication de surcharge urbaine ne sont venues confirmer cette affirmation.

Or, exactement pour la même période, les observations conduites sur le tell de Mari donnaient des conclusions exactement inverses ; on constatait l'adoption de mesures pour protéger les maisons (architecture de terre particulièrement sensible à l'humidité) contre les méfaits de l'eau : en particulier, sous le niveau de sol à la base des murs, l'aménagement de fossés drainants grâce à un remplissage de galets ou encore l'installation de chaussées

---

<sup>7</sup> Rappelons qu'à ma connaissance, aucun village n'a été fouillé en Mésopotamie lors de la période urbaine, entre la fin du IV<sup>e</sup> et la fin du I<sup>er</sup> millénaire.

absorbantes dans les rues de la ville. De plus, on ne constate aucune surcharge urbaine spécifique ni aucune extension de la ville.

Il n'y a donc aucune concordance entre la situation observable à Mari, située à quelque 250 km de la plaine du Khabur et dans le même système hydrologique, et celle que suggérerait l'analyse de quelques lames minces (3 ? à ma connaissance) de la plaine du Khabur. Un colloque pour discuter de cette affaire et confronter tous les indices, avec toutes les missions archéologiques concernées dans la région en cause, aurait sans peine favorisé l'établissement d'une conclusion valable pour l'ensemble de la région. Evidemment, il n'a pas eu lieu...

## **2 - Analyse ADN (dents)**

La Mission de Mari avait répondu favorablement à la demande d'un laboratoire de fournir des dents humaines provenant d'inhumations pour effectuer des recherches sur l'ADN. Un petit lot a été ainsi transmis avec indications topographiques, numéros de découvertes et d'inventaire, mais sans commentaire archéologique, lequel n'était pas demandé. Par la suite, le résultat nous a été communiqué avec l'annulation de deux exemplaires pour similitude flagrante imputée à une confusion à l'origine de l'envoi.

Or, dans le lot, j'avais choisi de donner une dent de deux squelettes qui avaient été retrouvés dans une tombe double<sup>8</sup>. C'est le résultat des deux dents prélevées dans cette tombe double qui était contesté par le laboratoire avec un commentaire peu amène sur la confusion de numéros dont nous aurions été coupables. Les responsables de ce laboratoire n'ont pas répondu à la lettre que j'ai envoyée ensuite pour préciser les choses.

Or la situation était particulièrement intéressante parce que cette tombe double pouvait représenter l'inhumation de deux membres d'une même famille, les deux ADN si semblables permettant éventuellement de confirmer cette hypothèse émise lors de la fouille. L'absence de liaison réelle avec le laboratoire n'a pas permis d'aboutir sur cette question.

## **3 – Analyse comparative de datation C<sup>14</sup>**

Une troisième affaire met en évidence cette difficulté à établir des relations efficaces entre les missions archéologiques et les laboratoires d'archéométrie.

Une association de missions du Proche-Orient a décidé d'établir un vaste programme de recherche (ARCANE) pour tenter de rationaliser des résultats par trop diversifiés et souvent peu concordants entre eux et pour établir un modèle de référence. L'entreprise est hautement louable en soi. Parmi les différents objectifs du programme, il était envisagé d'établir une concordance des mesures C<sup>14</sup> réalisées par chacune des équipes.

---

<sup>8</sup> Une tombe unique divisée, par une séparation longitudinale, en deux parties contenant chacune un corps.

On m'a alors demandé de communiquer à une spécialiste les mesures que j'avais demandées à un laboratoire spécialisé pendant le temps où j'avais dirigé la mission de Mari. J'ai donné sans hésiter la liste de toutes ces mesures avec le n° de chantier et la référence du laboratoire. Puis, au hasard d'un colloque, ayant rencontré la spécialiste, à qui je n'avais pas donné le contexte exact de chacune des trouvailles, mais seulement, comme elle me le demandait, le niveau d'où l'*item* provenait, je lui ai demandé comment elle allait procéder par rapport aux données des autres missions, pour constituer les séries et engager les comparaisons archéologiques ; elle m'a répondu qu'elle n'avait pas besoin d'autres renseignements puisqu'elle avait le niveau d'appartenance.

Deux faits au moins auraient dû être précisés concernant chaque *item* : quel rapport pouvait-on établir entre le spécimen recueilli (en général du charbon de bois) et le milieu d'où il provenait ?

- Appartenait-il à un aménagement précis d'une construction : poutre incendiée tombée sûrement de la toiture de la maison, reste d'un meuble, d'une huisserie en place ou effondrée s'il s'agit d'une porte ? Dans ce cas, le niveau pouvait être considéré comme assuré (mais pas forcément la date ...).

- Cet *item* se trouvait-il au milieu de déblais sans rapport précis avec un niveau de sol, ni avec un élément de la construction ? Dans ce cas, il faut se rappeler que le milieu qui contient l'*item* peut être tout simplement de la terre rapportée, c'est-à-dire déplacée d'un point à un autre du tell, d'un niveau inférieur, peut-être mise en réserve à la suite de travaux antérieurs et reprise pour opérer des nivellements ; il s'agit donc de transferts de terre souvent massifs pour les besoins de l'urbanisme, terre dont la provenance originelle est inconnue et transferts qui peuvent avoir été opérés à partir de couches archéologiques plus anciennes : dans ce cas on ne peut fixer la situation stratigraphique primaire de ce spécimen qui ne se trouve qu'accidentellement pris dans le niveau de la trouvaille.

Il ne faut pas non plus oublier que la date obtenue par l'analyse diffère de celle de l'utilisation du bois puisque celle-ci permet de préciser le moment où le bois a été coupé et non pas celui de l'incendie ; dans ces conditions, une différence de deux ou trois siècles n'est nullement impossible : j'en connais des exemples certains.

#### **4 – Prospection magnétique et stratigraphie archéologique**

L'archéologie, ce n'est pas seulement extraire de l'enfouissement l'objet abandonné et enseveli à une époque précédente : c'est établir le rapport entre l'emplacement de cet objet dans la terre et tout son environnement, c'est établir aussi la nature exacte de cet environnement et les liens qui sont tissés à l'intérieur de l'ensemble que forme le dépôt.

L'archéologue s'interroge-t-il toujours sur les leçons à tirer d'une prospection magnétique du terrain qu'il veut explorer ? On y décèle la possibilité de murs, mais certains signaux n'en sont pas forcément. Est-on sûr que l'interprétation soit totalement fiable quand on nous la donne en mélangeant dans la légende les catégories « mur » « structure » et



« canalisation »<sup>9</sup> : quels signaux permettent de les distinguer de façon certaine ? En général on ne connaît pas la profondeur du signal, ce qui veut dire que l'incertitude reste totale en ce qui concerne la stratigraphie. Il me faut rappeler la conclusion que j'ai été conduit à émettre à Mari après une exploration magnétique d'une partie du tell<sup>10</sup> : aucun des signaux relevés ne pouvait être attribué respectivement à la Ville I, II ou III (soit sur une durée d'un millier d'années) alors que la fouille permet de distinguer les trois phases urbaines, pourvu que le processus de formation stratigraphique ait été compris.

Autrement dit il était absolument nécessaire, à la suite de cette opération de prospection magnétique, d'entreprendre une véritable fouille qui pouvait, dans certains cas, être conduite avec plus d'efficacité ou de rationalité en s'appuyant sur certains signaux recueillis par la prospection physique.

Je m'interroge en outre sur la façon dont ces images de prospection magnétique pourraient rendre compte des diverses « infrastructures compartimentées » dont sont équipés la plupart des sites mésopotamiens<sup>11</sup> : cette technologie urbaine, si importante et si caractéristique, risque d'être confondue avec n'importe quel élément d'une structure architecturale quelconque.

Enfin a-t-on cherché à définir le rapport des objets avec les images issues des sondages ? Ou à faire se rencontrer les informations tirées des prospections magnétiques avec les objets que l'on rencontre dans diverses situations stratigraphiques ? Tout cet aspect essentiel du traitement archéologique de la situation interne du tell ne trouve pas sa place dans cette approche. Plus grave : en imposant une vision incomplète, voire incertaine, de la stratigraphie, elle risque de conduire l'archéologue dans des conclusions fausses sur des questions de datation, comme le montre bien l'exemple de Mari.

### **Conclusion partielle sur l'archéologue et les disciplines complémentaires**

Dans certains de ces exemples, quand les archéomètres n'ont pas tenu compte de certaines données de l'information archéologique, pourtant essentielles, mais sont entrés dans un jeu d'autonomie de leur science sans prendre le temps d'assumer les informations propres au milieu archéologique et sans établir avec l'archéologue un échange permettant de replacer l'objet dans son contexte originel, ce qui paraît pourtant essentiel, les résultats étaient mauvais et pouvait conduire à des conclusions erronées. Trop souvent les analyses dites scientifiques ne se sont pas réellement intégrées ou confrontées aux données

---

<sup>9</sup> Quelle différence opère-t-on (dans la légende d'une image de prospection) entre les termes *mur* et *canalisation* qui désignent des réalités bien concrètes, bien définies, très différentes les unes des autres et le terme *structure* qui, employé seul, implique un système relationnel cohérent ; si l'on veut désigner un *édifice*, pourquoi alors ne pas utiliser ce terme ? Kepinski, C., Tenu, A., Benech, C., Clancier, P., Hollemaert, B., Ouraghi, N. et Verdelle, C. 2015, 80.

<sup>10</sup> Conduite par Y. Gallet de l'Institut de Physique du Globe (CNRS) : je me plais à louer ici la qualité de cette prospection (ainsi que tous les travaux qu'il a dirigés à Mari), qui a permis de montrer la justesse des conclusions lorsqu'il y a un échange réel entre la physique et l'archéologie.

<sup>11</sup> V. Margueron 2013.

archéologiques pour donner leur pleine signification : elles ont été simplement surajoutées et ont pour fonction principale plutôt de donner un label de scientificité à l'entreprise archéologique ; il s'agit alors plus d'une couverture que d'une réelle donnée scientifique liée à l'archéologie.

En revanche, quand une étroite coopération s'établit entre le spécialiste scientifique et l'archéologue qui sait poser les bonnes questions, comme cela a été le cas dans un des exemples proposés, alors le résultat est un enrichissement certain du savoir.

Ainsi, dans une discipline archéologique bien comprise et qui sait interroger la matière, porteuse des traces ou signes des hommes du passé, la vérité ne vient pas de l'extérieur, c'est-à-dire d'autres disciplines dont les résultats sont quasiment des ukases devant lesquels l'archéologue n'a qu'à s'incliner. En réalité, la vérité se trouve dans la rencontre entre des observations et des analyses archéologiques exactes où la précision est de règle et des résultats d'analyses scientifiques réalisées en étroite symbiose avec les données archéologiques. Reconnaissons que ce n'est pas la démarche la plus suivie actuellement.

Pour assumer son rôle véritable, l'archéologue doit pouvoir déterminer les problèmes, coordonner toutes les informations (terrain et analyses scientifiques), évaluer leur crédibilité non pas en soi, mais par rapport à l'ensemble de la question et en les confrontant à toutes les données : mais, pour cela, il faudrait que sa formation scientifique (dans les sciences « dures » et techniques pour les disciplines relevant directement de sa démarche) soit réelle, ce qui n'est pas le cas : ainsi l'archéologue est confronté lors de sa fouille essentiellement à de l'architecture (qui forme la masse même du tell), or quel est le centre de formation qui initie réellement le futur fouilleur à cette discipline ? L'analyse scientifique réalisée par un spécialiste a sa valeur propre, mais elle n'a de sens archéologique que réintégrée dans le contexte global de la fouille et de l'ensemble des informations.

### ***L'archéologue face à sa pratique du terrain***

L'archéologue est vu comme un homme de terrain qui va chercher dans la terre des documents et des informations enfouis au cours des temps pour meubler sa recherche. Tels ont été, comme nous l'avons vu ci-dessus, les débuts de la discipline, qui a conservé tout au long de son développement le trait fondamental de sa fondation.

#### ***1 - Bref coup d'œil sur l'évolution de la discipline***

Mais si, depuis les premières armes de la discipline, l'archéologue va toujours sur le terrain, il n'a pas, depuis lors, conservé pour autant les mêmes pratiques, ni les mêmes objectifs.

En Orient, l'exploitation, à partir de 1842, des sites assyriens de Ninive et de Dur Sharrukin (Khorsabad) avec la découverte des bas-reliefs du palais de Sargon II (fin VIII<sup>e</sup> s. av. J-C), mettait d'emblée l'accent sur les monuments des grandes capitales. L'ampleur de ces bas-

reliefs, qui ouvraient un nouveau chapitre de l'histoire de l'art, conduisit les premiers archéologues à explorer les sites où l'on pouvait reconnaître d'importantes villes connues de l'Antiquité susceptibles de fournir d'autres œuvres d'art. Il en est donc résulté une exploitation digne de travaux publics et qui cherchait essentiellement à mettre au jour des œuvres souvent monumentales, des palais et des temples ; certains sites ont même été exploités en comptant en francs or le coût du m<sup>3</sup> de terre éliminée ...

Il ne s'agit pas ici de définir toutes les étapes des progrès réalisés dans les opérations de fouille en un siècle et demi, mais simplement de marquer que, partant d'opérations à grande échelle, sans finesse et s'apparentant à un simple déblaiement, on est arrivé dans le courant du XX<sup>e</sup> siècle à mettre au point des techniques beaucoup plus efficaces en ce qui concerne les dépôts archéologiques et qui ont permis des observations souvent d'une grande précision. Le rôle de pionnier de Sir Mortimer Wheeler, dans ce progrès dans l'approche technique de la fouille, a été remarquable ; d'autres ont suivi et, si plusieurs doctrines sur la technique de fouilles ont vu le jour depuis, chacune avec des avantages et des inconvénients, elles marquent toutes le désir de progresser dans la quête des renseignements que l'on peut obtenir par l'étude du terrain archéologique.

Il faut pourtant reconnaître une limite à l'action de Sir Mortimer Wheeler. Sa méthode, malgré le progrès qu'elle a apporté dans une certaine technique de fouille, a empêché d'entrer dans l'**archéologie urbaine** qui caractérise le monde mésopotamien puisque, en divisant l'espace du tell en petits cubes pour fouiller en profondeur à la recherche d'une stratigraphie ponctuelle, il est devenu difficile de voir la totalité des dépôts. En outre, elle n'a pas su mettre en évidence l'action humaine sur les dépôts ni sur les aménagements d'envergure nécessaires à la construction urbaine, lesquels ont bouleversé les données tacitement admises de la stratigraphie géologique.

C'est là que résident à la fois les aspects positifs et les limites de la recherche méthodologique. Car si les archéologues se sont attachés à améliorer la technique de fouille, ils ont assez généralement et trop souvent considéré que là résidait le but ultime de leur discipline avec comme objectifs :

- de définir exactement la position du matériel retrouvé par rapport à l'espace construit,
- de préciser la stratigraphie pour fixer l'ordre de succession des strates dans l'idée de dater à la fois l'ordre de la séquence et les objets qui y étaient contenus,
- et surtout de trouver de beaux objets en les situant avec le maximum d'exactitude dans la stratigraphie.

Ils ont ainsi trop souvent laissé à d'autres l'analyse historique, qui ne saurait se satisfaire d'une simple trame chronologique : certes l'histoire trouve ses bases dans la chronologie, mais aussi dans l'espace (c'est-à-dire dans la géographie). La chronologie sans l'espace ne donne pas l'histoire. Or, l'archéologue reste trop souvent exclusivement sur le site qu'il étudie. Je pourrais citer une longue liste d'archéologues qui n'ont fouillé, même lors de leur apprentissage, aucun autre site que celui dont ils dirigent l'exploration au cours d'une

longue carrière : croit-on qu'ils ont pu y acquérir une large expérience d'une archéologie « spatiale », c'est-à-dire intégrant l'espace dans sa documentation ainsi que la diversité des situations ? Pense-t-on que l'absence d'une expérience diversifiée ne va pas se répercuter sur les résultats globaux et l'interprétation historique ?

## ***2 – Le concept fondamental : la stratigraphie comme dépôt progressif de strates horizontales successives***

Il nous faut revenir sur la structure interne des sites archéologiques. Une fois dépassée la phase des premières fouilles portant uniquement sur de grands monuments occupant le sommet des sites, c'est-à-dire ceux qui se présentent immédiatement à la pioche des fouilleurs, ce fut la prise de conscience de l'existence de la stratigraphie qui allait conduire l'archéologie dans une voie nouvelle puisqu'elle intègre la notion et le principe de la datation archéologique, très différente de la datation historique : c'est là l'une des phases décisives qui a engagé la simple récolte d'œuvres d'art enfouies dans la terre vers une voie plus scientifique.

Cette victoire était due à la géologie, discipline qui venait d'établir le principe de dépôt, selon l'ordre du temps, des couches formées par l'amoncellement d'alluvions transportées par les eaux selon la ligne de plus grande pente jusqu'au point le plus bas. La phase la plus ancienne se trouvait à la base et la plus récente au sommet de la séquence, en sorte que, pour remonter le temps, il suffisait de creuser verticalement. L'ordre chronologique de ces dépôts donnait naissance à la stratigraphie, terme qui devint le maître mot de l'archéologie.

## ***3 – La séquence stratigraphique : une approche erronée quand son établissement ne tient pas compte de l'action humaine***

Le principe étant acquis, il faut souligner que, si le processus paraît simple, les modalités de l'enfouissement et de l'accumulation en archéologie sont multiples. Et il est nécessaire d'approfondir cette notion de la stratigraphie archéologique, car si le processus d'empilement rapproche le dépôt archéologique du dépôt géologique, l'un et l'autre diffèrent sur deux points essentiels.

- Premier point : ce n'est pas l'écoulement des eaux qui entraîne la formation des sites selon le processus géologique dont l'origine se trouve, via l'écoulement des eaux de pluie, dans l'usure d'une formation stable en entraînant les produits de l'érosion jusqu'au point le plus bas : la formation archéologique, au contraire, se forme pour l'essentiel à l'emplacement des ruines de l'habitat et des déchets de l'industrie humaine et, sauf cas exceptionnel, ne se déplace pas.

- Deuxième point : le dépôt archéologique ne se forme que pendant la durée de l'occupation d'un site par les hommes. Ce qui est antérieur (c'est-à-dire la surface qui a servi de point de départ à l'installation humaine) est du ressort de la géologie et de l'érosion ; ce qui est consécutif à l'abandon par les hommes est à nouveau du ressort de

l'érosion. Il convient de souligner que l'érosion est aussi présente lors de l'occupation du site. Mais cette particularité signifie que l'échelle du temps archéologique ne peut pas se confondre avec celle du temps géologique.

Sur ces questions, le futur archéologue devrait recevoir une formation précise à la topographie et aux différents processus de l'érosion pluviale et fluviale.

#### **4 – Modalités de formation des restes archéologiques à partir de l'architecture**

Les modes d'enfouissement des restes archéologiques diffèrent selon la nature de la matière première de l'architecture : même si le résultat est toujours dominé par le principe du recouvrement du sol par les décombres tombés des parties hautes de l'édifice détruit, la pierre, le bois, la brique cuite, la brique crue et le pisé présentent des caractéristiques propres, qui vont avoir un effet direct sur la nature de la couche ; ainsi

a) les pierres – taillées ou sous forme de moellons – vont conserver leur forme primitive sans connaître une véritable destruction ; leur entassement laisse des vides qui seront remplis par de la terre d'infiltration, en sorte que deux matériaux d'origines différentes vont se mélanger pour former la couche de destruction ;

b) un habitat en bois, si sa fin a été provoquée par un incendie, donnera une couche de poutres incendiées et de charbon de bois complétée par de la terre d'infiltration ; en cas de simple abandon, on trouvera simplement de la terre d'infiltration dans laquelle le bois aura pourri ;

c) la destruction d'un édifice en briques cuites aboutira à un résultat proche de celui d'une construction en pierre ;

d) en revanche l'architecture de briques crues, qui vieillit et disparaît de plusieurs façons différentes, peut donner, selon le mode mis en œuvre, des résultats très variés ; c'est la faible résistance de la brique d'argile à l'eau sous ses différentes formes, qu'elle soit courante ou non (pluies, inondations, remontées capillaires) qui entraîne sa destruction rapide, parfois même du temps où l'édifice est en activité ; cette grande sensibilité à l'eau provoque la fonte de la matière première de la brique (terre plus ou moins argileuse) qui retourne à un état voisin de son origine ; lorsque les murs sont sapés à la base, ils se désagrègent en donnant une couche de terre plus ou moins homogène sur le niveau d'occupation d'origine ; lorsque les murs sont conservés partiellement, c'est que les parties supérieures de l'édifice, en s'effondrant, ont rempli le volume subsistant tout en se désagrégeant et en conservant certains éléments des superstructures. La hauteur des ruines varie pour de multiples raisons.

### **5 – Épaisseur de la couche architecturale**

Ce qui, de l'édifice, reste en place au-dessus du sol avec les parties effondrées forme, en épaisseur, une couche qui, associée à la hauteur des fondations, peut être désignée sous le terme de « couche architecturale » : prise dans sa totalité, la hauteur de cette strate s'étend de la base des fondations jusqu'au sommet, encore debout, de la ruine sous l'arasement qui a égalisé le niveau suivant.

- Dans le cas d'un effondrement par sillon destructeur, lequel s'exerce immédiatement au-dessus du niveau du sol, cette couche n'est formée que de la hauteur des fondations et d'un possible dépôt de briques fondues et retournées à la terre ; encore faut-il que des fondations aient existé, ce qui n'est pas toujours le cas en milieu villageois où les murs peuvent avoir été installés « à cru », c'est-à-dire à même le sol. Il s'agit là d'un cas extrême, mais qui se traduit finalement par une quasi-absence de strates archéologiques, avec comme conséquence principale l'incapacité pour l'archéologue de définir un réel niveau d'habitation ; dans les habitats de type villageois, cette situation est beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit.

- En milieu urbain, en revanche, la hauteur de conservation du bâtiment dépend des caractéristiques suivantes :

- 1 - sa hauteur d'origine (absence ou présence d'un étage, voire de plusieurs),
- 2 - le volume des superstructures effondrées,
- 3 - la hauteur de l'arasement réalisé lors la reconstruction.

Ces trois paramètres exigent une analyse propre dont les résultats ne peuvent simplement se cumuler, l'un d'entre eux pouvant détruire les conclusions des autres : il faut les évaluer très exactement.

Signalons qu'une étude du rapport entre le volume du comblement (qui ne peut provenir que des superstructures) et le volume de la maçonnerie (encore debout) permet d'évaluer approximativement le volume de la maçonnerie primitive, c'est-à-dire la hauteur du bâtiment.

Quant à la hauteur de l'arasement/nivellement de la couche de destruction pour asseoir un nouveau niveau d'utilisation urbain, il a pour caractéristique principale de créer une hauteur uniforme de conservation du niveau détruit. Lorsque la ville détruite, par fait de guerre par exemple, n'est pas reconstruite mais laissée à l'abandon, alors l'érosion reprend ses droits : les ruines ne sont plus arasées de façon uniforme et le sommet du tell est remodelé, essentiellement en fonction du réseau viaire, mais aussi de la pente générale établie originellement pour assurer l'écoulement de l'eau de pluie vers la périphérie du site ou vers les rebords des canaux.

## **6 – La nature des matériaux rencontrés**

L'archéologue de l'Orient ancien travaille dans de la terre et ce qu'il trouve, c'est d'une façon ou d'une autre de la terre. Mais celle-ci est présente sous des formes et des compositions très diverses.

Il n'est pas question de faire ici un inventaire de cette diversité, qui dépasserait le cadre de cet article. On peut rappeler quelques principes qui paraîtront évidents à beaucoup, mais que je ne vois pas pris en considération dans les études archéologiques. Il faut en effet opérer une première distinction entre

1 – les terres naturelles, mais qui peuvent se présenter sous de multiples compositions ;

2 – les terres transformées par l'action de l'homme lorsque celui-ci les destine à des usages particuliers ; là encore, les compositions peuvent être multiples ;

3 – les terres qui, une fois transformées et utilisées par l'homme, sont ensuite retournées à l'état d'abandon, mais que l'on peut retrouver dans cet état lors de la fouille d'un site ;

4 – les terres qui, après une première phase d'utilisation sous une forme transformée, sont reprises, retransformées et réutilisées pour un usage différent ; à dire vrai, il s'agit d'un cas que l'analyse systématique met en évidence, mais que je pense peut-être difficile de repérer lors d'une fouille, même s'il va de soi que la destruction des briques (premier état transformé) produit la masse de la terre qui constitue le tell.

Quel est l'intérêt de porter ainsi attention à la nature de la terre rencontrée lors d'une fouille ? Tout simplement, sans même s'arrêter ici sur toutes les utilisations lorsque l'on procède à une transformation par la cuisson, parce que

- c'est l'une des matières premières essentielles de tout le façonnage de l'univers que crée l'homme pour sa vie quotidienne ; ceci est primordial dans un pays où la terre et l'argile dominant comme en Mésopotamie, pays de l'argile ;

- toutes les constructions en région d'architecture de terre en dépendent ; or, les premiers constructeurs ont été conduits à modifier la composition de la matière première pour renforcer les qualités des briques, par exemple par l'adjonction de paille ou d'autres matériaux : ceci a été observé par les archéologues depuis le début des fouilles au XIX<sup>e</sup> siècle, mais on ne s'était pas avisé d'élargir le champ d'application de ces techniques ailleurs que dans la construction elle-même ;

- la nature des terres variant beaucoup, il apparaît que certaines se comportent de façon différente, par exemple à l'égard de l'eau : certaines retiennent l'eau et l'empêchent de passer, d'autres au contraire se laissent imbiber et finalement la laissent s'infiltrer: l'homme s'est alors adapté en n'utilisant pas n'importe quelle terre pour n'importe quel usage, mais en choisissant la terre propre à tel ou tel usage, celle qui empêche l'eau de

s'écouler pour les barrages par exemple ou celle qui laisse passer l'eau de façon à favoriser l'absorption des excès d'eau après une pluie ;

- mieux : l'homme a alors pensé qu'il pouvait aussi, comme pour la brique, modifier la composition de cette terre pour lui conférer les vertus qu'il désirait ; il a affiné l'argile en la débarrassant de ses impuretés pour augmenter son pouvoir imperméabilisant ; en revanche pour augmenter sa capacité d'absorption, il a ajouté à la terre des graviers, des cendres et des tessons concassés.

### ***Conclusion sur l'archéologue face à sa pratique du terrain***

Tant que toutes ces données ne seront pas prises en considération au cours de la fouille des tells en Orient (mais aussi ailleurs plus souvent qu'on ne le croit), l'analyse et l'interprétation du dépôt archéologique resteront très incomplètes et la situation originelle ne sera pas réellement connue. A l'heure actuelle, il en résulte une méconnaissance réelle et profonde du milieu d'origine et des capacités humaines pour aménager l'espace de vie, situation à laquelle on pourrait facilement remédier en recueillant des données complémentaires lors de la fouille.

### ***7 – L'archéologue face à l'interprétation post-fouille***

1 - La fouille archéologique est une simple collecte de données brutes ; les progrès qui ont été réalisés au cours du siècle précédent dans cette opération concernent la précision, mais ce n'est qu'une technique qui sait utiliser les raisonnements fondamentaux sans être une science, une technique qui doit aboutir à une fiche d'identité des objets et des couches de façon à les dater. La discipline scientifique, elle, se situe bien au-delà de cette opération technique.

Car sortir des objets de la terre, aussi « beaux » qu'ils puissent être, définir une séquence stratigraphique en donnant seulement des couleurs aux couches repérées (je n'ose évoquer ici le nombre de ces relevés qui ne débouchent sur rien !) sans analyser ni expliquer le mécanisme de mise en place, ce sont deux démarches qui n'ont pas de sens en soi et qui ne font pas, de la simple quête d'objet enterrés accompagnée de la définition de couches de terre, une discipline archéologique scientifique. La justification de l'opération de la fouille, c'est de déboucher sur l'histoire, et comment la recherche archéologique pourrait-elle avoir un autre objectif ?

2 – Mais, pour devenir une branche maîtresse de l'histoire, l'archéologie doit développer un appareil conceptuel qui permette d'intégrer les données (brutes de la fouille et sans signification historique a priori) dans la démarche historique qui se construit à partir de « faits » dans une chaîne qui se développe dans le temps. Pour faire, à partir des données brutes archéologiques, matière à histoire, il faut engager des approches d'une part sérielles et d'autre part comparative :



- l'archéologie scientifique ne peut se concevoir hors de la série : l'objet unique n'a aucune signification dans le temps : c'est sa répétition qui autorise une mise en place historique ;

- seule la procédure comparative permet d'individualiser et de définir les objets et donc de les resituer dans l'histoire.

Le résultat de cette démarche ne sera ni une histoire des batailles, ni une histoire des rois (qui sont du ressort exclusif des textes, donc du domaine de l'épigraphie), mais une histoire de l'action de l'homme sur la nature et sur la matière, de ses conquêtes technologiques, de son mode d'appropriation de l'espace, voire d'une ouverture sur la vie économique. Mais cela ne se fera que par une approche de type historique. Dans ce système, l'apport des disciplines scientifiques (physique, chimique ou autre) ne prendra son sens que dans une intégration totale aux faits historiques.

3 - Deux démarches, trop fréquentes malheureusement, sont à rejeter systématiquement, car elles n'entrent pas dans un système scientifique :

- celle qui consiste à proposer une explication en partant de la démarche « je pense que... » : faut-il rappeler que le résultat scientifique est le produit d'une démonstration et non celui d'une opinion ?

- ensuite celle qui, après un discours, se termine en conclusion par l'expression « on peut pour terminer proposer l'hypothèse que... ». Faut-il rappeler que, en toute logique, le résultat d'une démonstration est une conclusion et que, si on ne peut proposer qu'une hypothèse, le raisonnement ne pourra se poursuivre très loin ? En repartant d'une hypothèse pour arriver à une autre hypothèse... c'est un véritable cercle vicieux qui sera engagé !

4 - Autre lacune : la rareté des synthèses d'envergure, pourtant absolument nécessaires pour faire le point, évaluer, voire reprendre les grandes questions en mettant l'accent sur certaines faiblesses. Les causes de cette lacune sont diverses :

- trop souvent on ne voit la recherche archéologique que sous l'angle de sa fouille en surestimant ses résultats et en ne trouvant plus le temps pour lire les compte-rendus des collègues dans lesquels pourraient se trouver des similitudes ; ainsi ne sont pas mis en relation les résultats obtenus d'un chantier archéologique à l'autre ;

- en se concentrant sur sa propre fouille, on met en valeur son opération aux dépens de la science globale ;

- trop souvent les publications ne sont que des catalogues énumératifs sans typologie réelle ;

- la thèse, qui confère le titre de docteur et permet d'accéder à un grand nombre d'activités et responsabilités dans le champ archéologique, est un exercice qui se fait en 3 ou 4 années et ne permet la plupart du temps aucune enquête d'envergure, même sur des sujets qui exigeraient un approfondissement important ;

- trop de colloques, mal cernés proposent des buts peu scientifiques ;
- trop d'articles n'ont d'autres objectifs que d'ajouter une ligne à la bibliographie de l'auteur, trop d'articles aussi qui ne sont lus par personne sont faits par des jeunes uniquement pour pouvoir se présenter à un poste...

5 - A rejeter aussi avec la plus grande énergie toute prise de position de type idéologique, antérieure à la démarche scientifique, et sur laquelle celle-ci veut s'appuyer : l'analyse du matériel archéologique doit se faire par procédure intrinsèque et jamais à l'aide d'un référent extérieur. Il est clair qu'en s'appuyant sur un a priori préalable ou extérieur, on fausse complètement la situation et la signification du matériel.

6 - Puis-je à ce propos rappeler une grave erreur méthodologique qui pollue souvent dangereusement le domaine archéologique en le rendant dépendant de l'écrit (aussi bien les sources bibliques que les textes mésopotamiens). C'est une pratique héritée de l'époque où l'on envisageait les textes comme seule source d'histoire et les premiers archéologues de la Mésopotamie ont eu spontanément tendance à rattacher leurs découvertes aux textes anciens : mais ce n'est pas parce qu'un texte nous apprend qu'un souverain a réussi telle ou telle opération militaire que le niveau incendié retrouvé en fouille doit lui être attribué. Ce type de démarche, par son côté simpliste, se rapproche grandement du défaut exposé au paragraphe précédent.

Peut-on rappeler le fameux four à tablettes d'Ugarit qui a servi à dater la fin de la ville alors que ce four n'a jamais existé<sup>12</sup> et que le niveau où le fouilleur le situait ne saurait être le dernier du Palais pour des raisons stratigraphiques contraignantes : des rapprochements textuels hasardeux avec une situation archéologique mal maîtrisée ont suffi à créer une situation historique totalement fautive et qui est toujours considérée comme pertinente !

Ce danger est certainement un de ceux qu'il faudra vigoureusement combattre quand on constate qu'un historien de valeur a pu naguère écrire : « On ne peut y (en Mésopotamie) étudier l'urbanisme avec des résultats satisfaisants que là où coïncident les rapports archéologiques et les textes<sup>13</sup> » ; or, (en résumant la suite du paragraphe) comme il n'y a pas de textes traitant de l'urbanisme, on ne peut connaître celui-ci, à la différence des cités grecques ...

Cela ne veut évidemment pas dire que l'archéologue doit rejeter le texte écrit dans sa démarche puisque la vérité historique doit se nourrir, autant que faire se peut, des sources textuelles et des sources contenues dans les données matérielles - et de leur fusion. Mais une relation datée entre un fait archéologique et un texte doit pouvoir être argumentée de façon très précise pour être admissible, car le gouffre du temps dévore de façon inégale et non synchrone les textes et les lieux de vie.

---

<sup>12</sup> V. Margueron 1995.

<sup>13</sup> Oppenheim 1970, 138.

### **Conclusion sur l'archéologue face à l'interprétation post-fouille**

Si l'on veut une science archéologique digne de ce nom, il conviendrait d'insister, lors de la formation des jeunes archéologues, sur les questions méthodologiques, non de la fouille sur le terrain, ce qui est généralement fait, mais sur les procédures méthodologiques de la recherche fondamentale.

### **L'archéologie : une discipline scientifique ?**

Ce tour d'horizon rapide de quelques aspects et de quelques pratiques de l'archéologie conduit à se demander si celle-ci a atteint un réel statut scientifique, c'est-à-dire celui d'une science avec ses règles méthodologiques propres. A l'heure actuelle, dans l'état du développement de la discipline archéologique, ne risque-t-on pas de verser dans une science dont l'objectivité ne serait pas la vertu première et qui perdrait de ce fait son identité de « science » ?

Rappelons, en les résumant, les principales observations faites au cours des développements précédents.

- L'archéologie est une discipline historique, qu'il faut conserver dans sa spécificité originelle ;
- elle entre dans le champ de l'anthropologie, mais son domaine est beaucoup mieux cerné ;
- elle travaille en collaboration avec diverses disciplines scientifiques réunies, de façon plutôt maladroite, sous le terme d'archéométrie ;
- elle doit se méfier de l'irruption de mots qui veulent paraître modernes, mais qui ne font qu'obscurcir le propos sans apporter aucune précision réelle, seule justification à l'introduction de termes nouveaux ;
- elle doit savoir travailler en symbiose avec les disciplines de « l'archéométrie » en vérifiant la bonne coïncidence des informations données par les uns et les autres ; lorsque la coïncidence n'est pas bonne, il faut revoir toutes les données ;
- elle ne doit pas accepter des valeurs de C<sup>14</sup> lorsque la nature du milieu de l'échantillonnage n'a pas été cerné avec exactitude ;
- le dépôt stratigraphique a formé la base du système archéologique à partir du moment où la géologie a démontré son mode de formation, cependant son approche peut être faussée quand l'action de l'homme est ignorée ou sous-estimée ;
- les modalités d'enfouissement des produits détruits de l'architecture donnent naissance à des situations stratigraphiques différentes ;
- la destruction de l'architecture c'est l'élément maître qui crée la stratigraphie, avec comme unité première la « couche architecturale » ;

- l'usage de la terre et les transformations de celle-ci (à la suite de destructions ou de simples modifications dans la composition), jouent un rôle essentiel dans ses différents emplois et dans les aménagements et dans la structure des paysages urbains ;

- particulièrement importante est la phase de l'interprétation qui suit la fouille, puisqu'il s'agit d'intégrer le matériel nouveau exhumé et les observations réalisées dans le champ de l'histoire en pratiquant les démarches fondamentales des études sérielles et des comparaisons.

Finalement, se contenter de la conduite d'une « bonne fouille » sur le terrain selon la méthode Wheeler par exemple, c'est totalement condamner la discipline, car c'est limiter l'action archéologique à une quête d'objets en notant avec précision leur relation spatiale. C'est pourtant la recherche de l'objet rare, du document unique, qui se fait le plus, encore maintenant, et peut-être, malheureusement, dans l'avenir<sup>14</sup>.

Mais tant qu'on ne fera pas d'analyse détaillée de l'architecture archéologique, des modalités de la destruction de cette architecture de terre, des origines et des compositions des terres utilisées, des raisons de leur mise en place, on passera assez loin d'une archéologie scientifique.

En outre, si on rappelle le bilan rapide qui vient d'être fait et toutes les lacunes et faiblesses signalées, alors il faudra poser de nouvelles interrogations, rechercher de nouvelles voies d'analyse, approfondir réellement les questions aussi bien de modalités des dépôts, que de la texture des couches. C'est sans doute à ce prix qu'il y aura un avenir de l'archéologie orientale, mais à condition de modifier nos démarches, de nous interroger sur l'état présent de l'efficacité des outils dont dispose l'archéologue (à savoir sans limiter la recherche à la simple opération de fouille de type traditionnel), en sachant nous poser les bonnes questions qui sont restées jusqu'à maintenant hors du champ de la recherche, par exemple l'analyse des conditions de l'hydrologie d'un site telles qu'elles sont naturellement et telles que les hommes les ont adaptées pour rendre acceptable leur lieu de vie.

Il faudra aussi que les archéologues arrêtent de valoriser leurs propres découvertes en les considérant comme exceptionnelles sans les intégrer dans l'ensemble de la documentation, qu'ils veuillent bien ne pas faire des fouilles pour présenter des « *scoop* » et acquérir une notoriété qui ne doit rien à leur science mais seulement au hasard de la découverte.

Et rappelons que faire de la recherche, en archéologie comme dans toutes les disciplines, c'est se poser des questions, avoir conscience de ses propres incertitudes, de ses ignorances et tendre continuellement à combler ses lacunes, à progresser dans une connaissance assurée des approches méthodologiques rigoureuses et renouvelées quand il le faut.

Pour terminer ces quelques réflexions, émettons le vœu qu'il y ait un avenir sur le terrain pour l'archéologie orientale...

---

<sup>14</sup> La fouille en aire ouverte offre l'intérêt de suivre les sols sans les limites provoquées par les bermes, mais la contrainte du sol à suivre ne favorise pas la recherche, pourtant essentielle, de la couche architecturale.

### **Bibliographie**

- Aurenche, Olivier, ed. 1977. *Dictionnaire illustré multilingue de l'architecture du Proche Orient ancien*. Lyon : Maison de l'Orient.
- Kepinski, Christine, Aline Tenu, Christophe Benech, Philippe Clancier, Boris Hollemaert, Nordine Ouraghi, Cécile Verdellet, et al. 2015. "Kunara, petite ville des piedmonts du Zagros à l'âge du Bronze : Rapport préliminaire sur la première campagne de fouilles, 2012 (Kurdistan Irakien)." *Akkadica* 136 : 51-98.
- Margueron, Jean-Claude. 1995. "Notes d'archéologie et d'architecture orientales 7. – Feu le four à tablettes de l'ex 'cour V' du palais d'Ugarit." *Syria* LXXII : 55-69.
- Margueron, Jean-Claude. 2013. *Cités Invisibles La naissance de l'urbanisme au Proche Orient ancien*. Paris : Geuthner.
- Oppenheim, Leo Von de. 1970. *La Mésopotamie, portrait d'une civilisation*. Paris : Gallimard.
- Sergent, Denis. 2015. "Mylène Pärdoen, archéologue des sons." *La Croix*, Septembre 8, 2015. <https://www.la-croix.com/Culture/Actualite/Mylene-Pardoen-archeologue-des-sons-2015-09-08-1353400>.
- Yon, Marguerite, ed. 1981. *Dictionnaire illustré multilingue de la céramique du Proche Orient ancien*. Lyon : Maison de l'Orient.